

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A. LEGOYT

De quelques statisticiens modernes

Journal de la société statistique de Paris, tome 3 (1862), p. 123-140

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1862__3__123_0

© Société de statistique de Paris, 1862, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

De quelques statisticiens modernes.

G. R. Porter. — Bergsø. — Fallati. — Bertini. — Franscini. — De Roden. — P. de Sisk. — Dieterici. — Marc d'Espine. — Professeur Ackersdyk.

Dans ces dernières années, la mort a fait des vides cruels dans la petite, mais laborieuse et féconde phalange des statisticiens officiels ou privés. De 1852 à 1860, dix d'entre eux, et quelques-uns des plus considérables, ont succombé avant le temps, c'est-à-dire presque tous dans la plénitude de leur force et de leurs facultés. Bien peu ont eu en France les honneurs d'une simple notice, même dans les recueils spéciaux. Un pareil oubli ressemble à de l'ingratitude, quand on songe aux services que la plupart ont rendus à la science, et surtout quand on sait tous les efforts, tous les labeurs qu'exige, toutes les difficultés que rencontre, non-seulement pour les particuliers, mais même pour les gouvernements, la réunion des moindres documents sur les principaux faits économiques et sociaux.

C'est cette omission que nous venons réparer, en payant, à chacun des savants dont nous allons parler, un juste tribut d'estime, et en consacrant particulièrement à ceux qu'il nous a été donné de connaître, un pieux et affectueux souvenir.

G. R. PORTER, l'éminent auteur du *Progress of the nation*, et le véritable organisateur de la statistique au *Conseil de commerce* en Angleterre (Board of trade), était né à Londres, en 1792, et avait étudié à l'école des *Marchands tailleurs* (Merchant taylor's school), l'un des établissements d'instruction secondaire de cette ville les plus honorablement connus. Destiné par sa famille à la carrière commerciale, il entra chez un courtier en sucres, y travailla pendant quelques années, et finit par embrasser lui-même cette profession. Une faillite considérable l'obligea à la quitter et à chercher des ressources dans sa plume. Un travail intéressant, publié en 1831 dans le recueil, très-populaire en Angleterre, connu sous le titre de *Companion to the Almanac*, le mit en rapport avec le célèbre éliteur Charles Knight. C'est à M. Knight, longtemps et peut-être encore aujourd'hui le Mécène d'une foule d'hommes de lettres en Angleterre, qu'il dut, peu de temps après, d'être appelé à la direction du bureau de statistique du *Board of trade*. Il ne tarda pas à y montrer une aptitude toute spéciale, et en donna la preuve en introduisant presque immédiatement l'ordre, la

clarté et la méthode dans les documents un peu confus que publiait avant lui l'administration anglaise. Nous possédons une collection complète de ces documents. On y constate en quelque sorte, d'année en année, les améliorations dont ils ont été l'objet sous sa direction.

Sa première édition du *Progress of the nation* remonte à 1836. Ce travail, remarquable par l'abondance des renseignements, la netteté des déductions et les excellentes doctrines économiques de l'auteur, appela vivement l'attention. Il a eu plusieurs éditions, dont la dernière est celle de 1851. Nous en avons fait une analyse très-étendue dans le tome VII du *Journal des Économistes* (p. 172 et 278).

Appelé, en 1841, aux fonctions de secrétaire permanent adjoint du *Board of trade*, il fut chargé, en cette qualité, d'aller négocier un traité de commerce avec la France. Il échoua; et cet échec, dû principalement à la grande influence du parti prohibitionniste dans les conseils du gouvernement de cette époque, lui causa un vif regret. Il quitta Paris, laissant à ceux qui l'y avaient connu une haute idée de l'étendue, de la variété de ses connaissances, de la fermeté de ses principes et de la bienveillance de son caractère.

Il occupait encore ses fonctions officielles, qu'il remplissait avec une exactitude et un zèle scrupuleux, lorsqu'en 1852 il fut enlevé subitement à ses amis, au gouvernement dont il avait toute la confiance, et à la science, qu'il cultivait avec autant d'ardeur que de succès.

Il a été remplacé au Bureau de statistique par M. Fonblanque, l'un des collaborateurs les plus distingués de l'*Examiner*, et auquel on doit, comme à son prédécesseur, des améliorations considérables dans les publications de cet important service.

M. PORTER, en outre du grand ouvrage dont nous avons parlé, a lu, devant les sociétés savantes dont il était membre, des mémoires peu connus que l'on consultera avec fruit, et dont la liste suit :

On the accumulation of capital by the different classes of society. Travail dans lequel l'auteur cherche à déterminer l'accroissement et l'avenir des classes moyennes en Angleterre.

Statistical view of the recent progress and present amount of mining industry in France. Mémoire consacré à l'examen des progrès de l'industrie minière en France et en Angleterre.

Suggestions in favour of a systematic collection of the statistics of agriculture. Excellent document sur l'importance d'une statistique régulière de l'agriculture et sur les fâcheuses conséquences de l'absence de tout document de cette nature en Angleterre.

Examination of some facts obtained at the census of 1841; ou étude sur l'aliénation mentale, l'émigration, l'accroissement comparé de la population dans les districts agricoles et industriels, leur mortalité respective, le rapport sexuel dans les naissances et la population, le rapport, à diverses époques, des habitants au nombre des maisons, enfin la classification aux mêmes époques des habitants par âge.

Examination of the traffic returns of the various railways for 1853. Réunion des documents les plus utiles à connaître sur les résultats de l'exploitation des chemins de fer anglais dans cette année.

Sketch of the progress and present extent of savings banks. C'est une analyse exacte de la législation et des faits sur les Caisses d'épargne de l'Angleterre.

The influence of education shown by facts recorded in criminal records. Thèse à l'appui de l'opinion de l'influence préventive de l'instruction sur la criminalité.

Agricultural statistics of Ireland. Bonne étude sur la production agricole en Irlande.

On a comparative statement of prices and wages during 1842-1849. Recherches sur les variations, dans cette période, du prix des objets comestibles, et sur les circonstances qui ont pu les déterminer.

Examination of the recent statistics of the cotton trade in Great Britain. Titre qui explique suffisamment le sujet.

On self imposed taxation of the working classes in the U. K. Sous ce titre piquant M. Porter examine l'influence sur le sort des classes ouvrières de son pays des énormes consommations de spiritueux auxquelles elles se livrent.

On the productive industry of Paris. C'est une analyse de la belle publication de la chambre de commerce de Paris.

« Parmi les personnes, a dit (au congrès de Bruxelles) un juge bien compétent, le D^r W. Farr, qui ont le plus contribué en Angleterre à populariser la statistique et les déductions qu'elle comporte au point de vue économique et social, il faut citer en première ligne M. PORTER, si remarquable par la clarté de ses écrits. »

BERGSOE (Adolphe-Frédéric), était né, en 1806, à Copenhague, où il fit ses études de droit. En 1836, l'Académie des sciences de cette ville couronna sa biographie de l'homme d'État éminent comte Reventlow. En 1837, il fit, aux frais de l'État, un voyage d'instruction en Allemagne, en France et en Italie, et s'arrêta assez longtemps à Heidelberg, où il étudia l'économie politique. De retour dans son pays, en 1840, il ouvrit un cours de cette science, et huit années après, en 1848, il fut appelé à la professer officiellement à l'Université de Copenhague. Mais déjà, dès 1845, il avait été nommé secrétaire de la commission centrale de statistique, et lorsqu'en 1850 cette commission fut remplacée par un bureau, il en reçut la direction. BERGSOE est mort le 16 janvier 1854, à l'âge de 48 ans. Chose triste à dire, cette mort imprévue, survenue dans toute la force de l'âge et du talent, paraît devoir être attribuée à un suicide.

BERGSOE, comme tous les statisticiens (pour lesquels on a déjà remarqué que l'étude dégénère souvent en passion), travaillait avec une extrême ardeur. Il a laissé un assez volumineux ouvrage sous le titre de :

Den Danske Stats Statistik (Statistique de la monarchie danoise), 1845-1853, 4 forts vol. in-8°.

Comme directeur du bureau de statistique on lui doit les deux publications suivantes :

Danske Tabelværk ny rekke (Statistique du royaume, nouvelle série). Tome I à VIII. 1850-1854.

Meddelhrer fra des Statistik Bureau (Mélanges du bureau de statistique).

Tabeller over Kongeriget Danmarks og hertugdømmet Sleswigs (Documents statistiques sur le royaume de Danemark et le duché de Schleswig dans l'année 1851). Copenhague, 1852, 1 vol. in-folio.

BERGSOE représentait son gouvernement au congrès de Bruxelles. Il y a pris la parole plusieurs fois, et en très-bon français, dans la remarquable discussion du programme du mouvement annuel et du dénombrement de la population. On a remarqué, en outre, le clair et substantiel exposé qu'il fit à cette assemblée de l'histoire et de l'organisation actuelle de la statistique officielle en Danemark. Il a été remplacé, dans la direction du Bureau de statistique, par M. le conseiller d'État David, qui a donné à ce service une extension considérable, et dont les publications jouissent de l'estime la mieux méritée.

FALLATI (Jean), était né à Hambourg, le 15 mars 1809, d'une famille de négociants. Sa mère était Allemande, et son père d'origine italienne. FALLATI n'avait que 14 ans lorsque ce dernier mourut. Sa mère étant allée s'établir avec ses enfants à Stuttgart, il fit ses humanités dans cette ville. En 1828, il entra à l'École supérieure de Tubingue. Plus tard, il étudia à l'Université de Heidelberg, et, quelques années après, il se fit recevoir docteur en droit. FALLATI s'était distingué de très-bonne heure par une aptitude remarquable; il avait appris en peu de temps, et avec une facilité extraordinaire, les langues mortes et vivantes; il savait jusqu'au sanscrit. Ses études universitaires terminées, il visita la plus grande partie de l'Allemagne et les trois royaumes scandinaves. Le choix d'une profession l'embarrassa longtemps, et ce ne fut qu'après de longues hésitations qu'il se décida à entrer dans le professorat. A cette époque, une chaire de statistique et d'histoire politique venait d'être créée à la faculté des sciences économiques de Tubingue. Un enseignement aussi important ne pouvait être confié qu'à un homme d'un mérite connu. FALLATI ne désespéra pas d'en être chargé. Il se fit d'abord recevoir, en 1837, *Privat Docent* (agrégé) dans les sciences économiques; l'année suivante, il fut nommé professeur libre de faculté pour les mêmes matières, et enfin, professeur titulaire en 1842.

Le mouvement révolutionnaire de 1848 l'enleva à ses paisibles études. Il s'empressa de se rendre à l'*avant-parlement* qui venait de se réunir à Francfort, et obtint, non sans peine, d'être envoyé par un district électoral du Wurtemberg à l'assemblée nationale allemande convoquée dans cette ville. Il s'y plaça au centre gauche. Lorsqu'en août le ministère du régent provisoire de l'empire eut été constitué, Fallati y entra en qualité de sous-secrétaire d'État au département du commerce, et garda cette position, dans laquelle il fit preuve des meilleures intentions, jusqu'à la retraite du cabinet de Gagern. Il ne crut pas devoir suivre à Stuttgart les débris de l'assemblée nationale. Après avoir assisté à la réunion de Gotha, et lorsque la cause de l'unité allemande lui parut définitivement perdue, il reprit possession à Tubingue de sa chaire de professeur. En 1850, il y joignit les fonctions de bibliothécaire en chef de l'université. L'amélioration qui se fit ainsi dans sa situation matérielle lui permit de donner libre carrière à ce vif goût pour les voyages qu'il avait manifesté de bonne heure. On le vit alors en effet visiter à plusieurs reprises l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Italie et la Hollande. Cette dernière excursion devait lui être fatale; atteint à La Haye d'une indisposition qui bientôt prit le caractère le plus alarmant, il y succomba le 5 octobre 1855, à l'âge de 46 ans.

Fallati n'a laissé aucun travail de longue haleine; nature légèrement rêveuse et poétique, il avait peu de penchants pour les longues incubations intellectuelles. Très-difficile pour lui-même, homme de style autant que de pensée, il travaillait avec un soin également minutieux et le fond et la forme de ses écrits. De là peut-être leur petit nombre, mais aussi leur valeur. Le plus important et le seul d'ailleurs dont nous ayons à nous occuper ici, est celui qui a pour titre *Einleitung in die Wissenschaft der Statistik* (Introduction à la science de la statistique). C'est un opuscule de 223 pages, dans lequel il traite de la théorie et de l'histoire de cette branche des sciences économiques. Toute la partie de ce travail qui est consacrée à la définition et à la délimitation du domaine de la statistique, pêche peut-être par le défaut de clarté, de netteté et de précision. La langue de l'auteur est un peu trop empreinte de cette technologie obscure, aride et pédantesque qui n'abandonne jamais entièrement ceux qui, comme Fallati, ont fait une longue étude de la philosophie allemande.

Quant à la partie historique, elle témoigne d'une vaste littérature, d'une érudition aussi saine qu'étendue. Fallati était un des rédacteurs du recueil d'économie politique qui paraît à Tubingue, depuis 1844, sous le titre de *Zeitschrift für Staatswissenschaft*. Il y a publié un certain nombre d'articles qui intéressent la statistique. C'est ainsi que, dans une première série d'études faites avec soin, mais qui n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt historique, il a décrit l'organisation administrative de la statistique en Allemagne, en Sicile et dans les pays scandinaves. Peu de temps après le congrès de Bruxelles, où il assistait et aux travaux duquel il s'est associé avec la plus intelligente ardeur, il en inséra, dans le même recueil, un compte rendu aussi exact que bienveillant, et il profita de cette occasion pour compléter, en les étendant aux autres États de l'Europe, ses précédentes recherches sur l'organisation des bureaux de statistique et leurs publications. Dans une seconde série d'articles, il a rappelé les travaux des statisticiens non officiels, ceux des sociétés de statistique, notamment des sociétés anglaises, ainsi que les résultats généraux des congrès scientifiques de Lubeck, de Gênes et de Naples. C'est à cette dernière série d'écrits qu'appartient le compte rendu du congrès de Bruxelles. Enfin il a consacré une troisième série de mémoires à la discussion des meilleurs moyens de recueillir uniformément dans tous les pays (ce but fondamental des congrès de statistique) les documents statistiques.

Fallati avait produit la meilleure impression au congrès de Bruxelles, et ceux qui l'y ont connu ont gardé un bon souvenir de sa figure franche et ouverte, de sa parfaite bienveillance et des qualités vraiment éminentes de son esprit. Il y a fait, comme organe de l'une des sections, un rapport remarquable et écrit en excellent français, sur la statistique de la justice criminelle.

Le Dr BERTINI (Bernardin), décédé à la fin de 1856, à l'âge de 65 ans, était membre de l'Académie de médecine et de chirurgie de Turin, l'un des syndics de cette ville pour l'hygiène et la police municipale, membre de la commission centrale de statistique et membre, depuis l'établissement du régime constitutionnel dans les États sardes, de la chambre des députés, que, dans ces dernières années, il présidait, à l'ouverture de chaque session, comme doyen d'âge. Il a représenté son gouvernement aux congrès de Bruxelles et de Paris. Une commission s'étant réunie spontanément au ministère du commerce, avant l'ouverture du congrès de Paris, pour s'entendre sur la préparation d'une nomenclature nosologique des décès, M. Bertini prit une part très-active à la longue et vive discussion dont les projets présentés par MM. les docteurs Farr et Marc d'Épine furent l'objet. Il a lu devant l'Académie de médecine de Turin deux rapports très-étendus sur la partie médicale des travaux des deux congrès de Bruxelles et de Paris. On lui doit en outre les ouvrages suivants :

Idrologia minerale degli Stati sardi, ossia descrizione statistica di tutte le sorgenti d'acque minerali note sinora negli Stati di S. M. il re di Sardinia (Hydrologie minérale des États sardes). Turin, 1854, 1 vol. in-8°. Un appendice à cet ouvrage a été publié dans l'*Annuario italiano storico-statistico del 1852*, publié par Guill. Stefani (Turin, 1852).

Statistica delle quattro prime legislature e della sessione prima della quinta del parlamento sardo (Statistique des quatre premières législatures du parlement sarde et de la première session de la cinquième). Turin, 1855, in-folio de 40 tableaux.

Statistica nosologica del venerando spedale maggiore della sacra religione e ordinare mi-

litare dei SS. Maurici et Lazare dal 1824 al 1847 (Statistique nosologique du grand hôpital des SS. Maurice et Lazare). Turin, in-8°.

Cenni statistici delle operate dell' ufficio d'igiene publica, di polizia urbana e rurale, da 1853 a terzo trimestre 1855 (Tableaux statistiques des travaux du comité d'hygiène publique et de police urbaine et rurale).

Bertini, avec qui nous entretenions des relations d'étroite amitié, était un des plus nobles cœurs que nous ayons connus ; c'était en outre une intelligence d'élite. Il avait, pour les recherches statistiques, un zèle, une ardeur extraordinaires. Il a contribué pour une grande part au développement, dans son pays, des études nosologiques. Comme député, il ne négligea jamais une occasion ou de prendre la défense de la statistique, lorsqu'elle était attaquée au sein du parlement (ce qui lui est souvent arrivé en Europe), ou de solliciter l'organisation d'un service administratif chargé de faire, avec le concours de la commission centrale, des publications régulières. Il était un des premiers à regretter amèrement la longue et inexplicable interruption des beaux travaux mis au jour par les soins de cette commission à une date déjà bien éloignée de nous !

FRANSCINI (Etienne), décédé en 1857, à Berne, où il remplissait les fonctions de conseiller fédéral chargé de la direction de l'intérieur (sorte de ministère de l'intérieur du gouvernement fédéral), était né en 1796 à Bodio, village situé au bas de la vallée lévantine dans le canton du Tessin. Son père exerçait en France, comme un assez grand nombre de ses compatriotes, la profession de vitrier ambulant, et revenait par intervalles dans son pays natal, pour y rapporter et y faire fructifier ses économies. Le jeune Étienne ayant perdu sa mère pendant l'une de ces absences, la famille le mit en pension chez un curé de village, où il reçut l'instruction élémentaire. Ses progrès furent si rapides que son père eut l'idée de lui faire suivre la carrière ecclésiastique, « ce vœu suprême, a dit Franscini lui-même, de tous les pères de famille pauvres du Tessin. » Sur la demande du digne curé son premier instituteur, il obtint d'entrer directement au petit séminaire de Poleggio, où il fit sept années d'études, puis au grand séminaire de Milan. Le jeune Franscini ne se sentant aucune vocation pour les ordres, quitta ce dernier établissement et entra dans l'enseignement. Il s'établit d'abord comme instituteur privé, puis accepta un emploi de professeur à l'école normale élémentaire de Milan. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions ne furent pas perdus ; il les employa en fortes études qui avaient principalement pour objet les sciences politiques. Il a écrit lui-même qu'à cette époque il lisait avidement les livres d'économie politique et de statistique de Melchiorre Gioia (1819-1823). Le désir de revoir son pays et l'espoir d'y trouver des moyens d'existence le décidèrent à donner sa démission, grave imprudence, qu'il a longtemps et amèrement regrettée. Ce ne fut, en effet, qu'en 1826 qu'il put obtenir la direction d'une école d'enseignement mutuel à Lugano. Jusque-là, il dut vivre de privations, privations d'autant plus cruelles, qu'il les partageait avec la jeune femme qu'il avait épousée à Milan peu de temps avant de quitter cette ville. Sa position s'étant ainsi améliorée, il en profita pour reprendre les études dont il avait puisé le goût dans la lecture de Gioia. En 1828, il publia son premier ouvrage : la *Statistica della Svizzera*, et le dédia au professeur Monnard, dont les écrits patriotiques enflammaient alors tous les esprits en Suisse. C'était un travail incomplet, insuffisant, et dans lequel, pour employer ses propres expressions, l'auteur se montrait plutôt chaleureux écrivain que statisticien véritable. Mais il s'y trouvait de très-bonnes

parties; il était en outre facile de voir que M. Franscini avait un penchant très-vif pour les matières qu'il traitait, et que, si la statistique officielle de la Suisse venait un jour à s'améliorer, il serait plus en mesure qu'aucun autre de produire une œuvre digne de lui et de son pays. Son livre n'en eut pas moins les honneurs d'une traduction en allemand.

M. Franscini se mêla intimement au mouvement réformiste de 1829. Une brochure de lui, parue sans nom d'auteur, sous le titre *Della riforma della costituzione ticinese*, fit une assez grande sensation. Elle fut suivie de la création de la feuille politique *l'Osservatore del Ceresio* (nom du Lac de Lugano) dont il était l'un des éditeurs et le rédacteur principal. La polémique de cette feuille devint tellement vive, que le gouvernement cantonal en suspendit la publication et poursuivit les trois éditeurs devant les tribunaux (21 avril 1830). En ce moment, l'opinion réformiste prenait un ascendant marqué et il devenait évident qu'on touchait à une crise; en effet, le 23 juin, la réforme constitutionnelle était adoptée par le grand conseil. Nous avons à peine besoin de dire que le procès de Franscini n'eut pas lieu. Nommé député à cette assemblée vers les premiers jours de septembre, il entra dans le nouveau gouvernement en qualité de chancelier. En mai 1837, il fit partie du conseil d'État. En 1844, ayant cessé d'être rééligible, il reprit ses fonctions de chancelier. En 1846-1848 on le voit revenir au conseil d'État. A cette époque, il comptait déjà une carrière politique de dix-huit années, carrière éminemment fructueuse pour la cause populaire dont il avait été l'un des défenseurs les plus énergiques et les plus zélés. On lui doit notamment trois institutions qui ont rendu des services signalés dans le canton, la Société d'Utilité publique, la Caisse d'épargnes et l'École normale primaire (*scuola di metodica*).

En 1836, M. Franscini avait contribué à la belle publication des éditeurs Huber de Saint Gall (*Gemälde der Schweiz*) par une description et une bonne statistique du canton du Tessin. Ce travail a été réimprimé plus tard, avec des additions considérables, sous ce titre: *La Svizzera italiana* (3 vol. in-12). Membre de la commission d'enquête fédérale sur le commerce et l'industrie (1844), il y défendit le principe de la liberté des échanges. Après la guerre et la dissolution du *Sonderbund*, il fut envoyé dans le Valais en qualité de représentant fédéral. La journée du 15 mai 1848 ayant fait naître des doutes graves sur la fidélité des troupes suisses au service de Naples, Franscini partit pour cette ville, comme commissaire du Vorort, pour assister à l'enquête ouverte à ce sujet par les deux gouvernements. Vers la fin de 1848, la nouvelle constitution fédérale qui instituait un gouvernement de sept membres ayant été mise en vigueur, M. Franscini fut appelé comme représentant de l'élément italien, à la direction du département de l'intérieur. C'est dans cette nouvelle position qu'il a recueilli, et avec de très-grandes difficultés, comme il l'a écrit lui-même, les éléments les plus essentiels de la statistique suisse. Ils ont été publiés dans la *Nuova statistica della Svizzera* et son supplément (Lugano, 3 vol. in-8°, 1847-1851). Il en a été fait une traduction allemande avec le même nombre de volumes (Bern, 1849-1851).

On lui doit en outre, comme directeur du département fédéral de l'intérieur, les publications officielles ci-après:

Tableaux de la population de la Suisse, d'après les résultats du dernier recensement fédéral, 1^{re} partie, Berne, 1851, 1 vol. in-8°.

Tableaux de la population et autres concernant la statistique de la Suisse, 2^e partie. Berne, 1 vol. in-8°, 1854.

Tableaux statistiques de la Confédération suisse, 3^e partie. Berne, 1 vol. in-8°, 1855.

Tableaux du mouvement de la population de la Confédération suisse. 1 vol. in-8°. Berne, 1857.

« Si je n'étais pas chargé d'une nombreuse famille, nous écrivait Franscini peu de temps avant sa mort, et sans aucune fortune, il est bien probable que j'aurais fini par renoncer tout à fait à la vie publique, pour me consacrer exclusivement aux travaux qu'exige la statistique de la Suisse, que je crois pouvoir me flatter d'avoir créée, mais sans me dissimuler ses imperfections. » Dans ces quelques mots se révèle le savant honnête, consciencieux, dévoué à son œuvre, et à la recherche constante des moyens de la perfectionner. C'est bien là le type du statisticien tel que nous le comprenons.

« Vous savez, a dit sur la tombe de Franscini, M. Pioda (son successeur au département de l'intérieur), vous savez, Messieurs, l'activité incessante, le zèle ardent de Franscini. Vous savez que les soins assidus qu'il donna à l'instruction publique dans notre canton, et dont il fut véritablement le créateur, ne l'empêchèrent pas de consacrer la plus grande attention à toutes les autres branches du travail confié à son patriotisme et à ses lumières. Proclamons-le avec reconnaissance sur sa tombe : *Il n'est pas un progrès accompli dans le Tessin depuis 1830 dont on ne puisse trouver le germe dans ses actes ou dans ses écrits.* »

REDEN (Frédéric-Guillaume-Othon-Louis, baron de), mort à Vienne (Autriche), le 12 décembre 1857, était né, le 11 février 1804, à Vendlinghausen, dans la principauté de Lippe-Detmold. Après avoir fait ses premières études à Detmold, puis à Lemgo, il alla étudier le droit à Göttingue, où il fut reçu docteur. En 1824, il entra dans l'administration hanovrienne. En février 1832, le comité de Hoya l'envoya à la première chambre du parlement hanovrien. Il y prit une part très-active à la rédaction de la constitution libérale du 13 mars 1833. Après un voyage industriel en Allemagne, et dans une partie de la France et de la Suisse, il devint, en 1834, l'un des fondateurs de la Société industrielle de Hanovre, qui l'appela aux fonctions de secrétaire général. Il les résigna après le coup d'État du 5 juillet 1837 et quitta même le poste qu'il occupait dans l'administration. Profitant des loisirs honorables que lui avait faits ce sacrifice à ses convictions politiques, il publia, à de courtes distances, un certain nombre d'ouvrages qui le placèrent immédiatement au premier rang des statisticiens allemands. C'est à cette époque qu'il commença à réunir les éléments de cette magnifique collection de documents statistiques dont nous parlerons plus loin, collection formée et entretenue avec un soin extrême, et à laquelle tous les gouvernements européens se sont fait un plaisir de contribuer, en inscrivant de bonne heure le nom de M. de Reden sur la liste de distribution de leurs publications officielles.

Au mois de mars 1841, il fut nommé directeur du chemin de fer de Berlin à Stettin, et, peu de temps après, le gouvernement prussien lui offrit une chaire de sciences économiques et administratives. En 1843, le ministre des affaires étrangères, M. de Bülow, lui confia, dans son département, la direction des travaux relatifs au commerce, à l'industrie et aux voies de communication. En 1848, il fut élu, par un arrondissement électoral du Hanovre, membre de l'assemblée nationale de Francfort, où il siégea sur les bancs de la gauche. L'année suivante, le même arrondissement l'envoya à l'assemblée nationale de Hanovre. Son attitude politique à Francfort ayant mécontenté le gouvernement prussien, il fut mis en disponibilité des fonctions d'employé supérieur au ministère des affaires étrangères, qu'il avait conservées malgré ses divers mandats politiques. Il se retira à Francfort, où il se

consacra entièrement à la mise en ordre des immenses matériaux qu'il avait recueillis et à la préparation de ses nombreuses et intéressantes publications. En 1852, il vint s'établir à Vienne, dans l'espoir d'être appelé par le gouvernement autrichien à la direction de l'une des branches de la statistique administrative créée au ministère du commerce, de l'industrie et des travaux publics. Cet espoir ne devait pas se réaliser. En 1853, il assista au congrès de Bruxelles, où il fut accueilli avec la distinction due à ses nombreux travaux. Il eut le regret de ne pouvoir assister à celui de Paris. Une lettre par laquelle il expliquait les motifs de son absence et donnait à l'assemblée les marques de la plus vive sympathie, arriva trop tard pour pouvoir être lue en séance publique. En 1857, il fut un des membres les plus exacts du congrès de Vienne et prêta le concours de ses connaissances spéciales à l'élaboration définitive, au sein de la section spéciale, du programme de la statistique financière, préparée avec une si haute intelligence de la matière, par M. le baron de Hock.

M. de Reden est mort à peu près sans fortune, ne laissant guère d'autre patrimoine à sa veuve et à ses enfants que ses grandes collections statistiques. Dans les premiers mois de 1858, le tuteur de ses orphelins, M. de Hock, offrit ces collections aux principaux gouvernements de l'Europe à un prix modéré. Ses propositions n'eurent aucun succès. Elles faillirent cependant réussir en France, et, sans la guerre d'Italie, elles eussent peut-être abouti à un résultat favorable. L'honorable M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, qui voyait, dans cette acquisition, à la fois une chose utile pour son pays et un moyen de venir en aide à la famille de l'homme éminent qui avait sacrifié son avenir et sa fortune aux intérêts de la science, M. Rouher, disons-nous, en avait, sur notre proposition, favorablement accueilli l'idée. Des négociations s'ouvrirent dans ce sens qui furent interrompues par la rupture entre les deux gouvernements, et n'ont pas été reprises depuis.

Voici la liste exacte (et elle n'a encore été donnée nulle part) des publications de M. de Reden :

Berichte über die Gewerbe-Ausstellungen für das Koenigreich Hannover, 1835 und 1837 (Rapports sur les expositions industrielles de Hanovre en 1835 et 1837).

Ueber den Mehlhandel Deutschlands (Du commerce des farines de l'Allemagne). Hanovre, 1838.

Der Garn- und Leinenhandel Nord-Deutschlands (Le commerce des fils et tissus du nord de l'Allemagne). Hanovre, 1839.

Kultur-Statistik des Kaiserreichs Russlands (Statistique de l'empire de Russie). Berlin, 1843.

Die Eisenbahnen Deutschlands, geschichtlich-statistische Darstellung (Les chemins de fer allemands, exposé historique et statistique). Berlin, 1843-1846, 4 vol. in-8°.

Allgemeine vergleichende Handels- und Gewerbe-Geographie (Géographie générale comparée du commerce et de l'industrie). Berlin, 1843, 1 vol. in-8°.

Geschichte und Statistik der französischen Eisenbahnen (Histoire et statistique des chemins de fer français). Berlin, 1845.

Deutsches Eisenbahn- und Dampfschiffbuch (Le livre des chemins de fer et des lignes des bateaux à vapeur allemands). Berlin, 1845.

Vergleichende Kulturstatistik der Grossmächte Europas (Statistique comparée des grandes puissances de l'Europe). Berlin, 1846.

Denkschrift über die österreichische Gewerbe-Ausstellung von 1845, etc. (Mémoire sur l'exposition industrielle de Vienne en 1845, etc.). Berlin, 1846.

Erwerbsmangel, Massenverarmung, etc. (Du paupérisme, de ses causes et de ses remèdes). Berlin, 1847.

Zeitschrift des Vereins für deutsche Statistik (Journal de la société de Statistique allemande). Berlin, années 1847 et 1848. Revue mensuelle in-folio qui a cessé de paraître depuis longtemps.

Allgemeine vergleichende Finanz-Statistik, etc. (Statistique financière générale et comparée, ou exposé comparatif des finances, des impôts et des dettes de l'Allemagne et des autres pays de l'Europe). Darmstadt, Jonghaus, 1851-1853, 4 vol. in-8° (travail du plus grand intérêt, mais inachevé).

Die Staaten des Stromgebietes von La Plata, etc. (Les États du bassin de La Plata et leur importance pour l'Europe). Darmstadt, 1852, broch. in-8°.

Frankreichs Staatshaushalt und Wehrkraft unter den vier letzten Regierungsformen (Les finances et l'armée en France, sous les quatre derniers gouvernements). Darmstadt, 1852, broch. in-8°.

Russland's Kraft-Elemente und Einfluss-Mittel (Forces et moyens d'influence de la Russie). Francfort-sur-le-Mein, 1854, 1 vol. in-8°.

Die Türkei und Griechenland in ihrer Entwicklungs-Fähigkeit (La Turquie et la Grèce dans leurs moyens de développement). Francfort-sur-le-Mein, 1854, 1 vol. in-8°.

Deutschland und das übrige Europa (L'Allemagne et le reste de l'Europe). Wiesbaden, 1854, 1 très-fort volume in-8°.

Volkswirthschaftliche Briefe über Bayern (Lettres économiques sur la Bavière). Publiées dans le *Correspondent* en 1854.

Vergleichende Studien über Land, Volk und Staat Württemberg (Études statistiques comparatives sur le Wurtemberg). Publiées dans le *Mercure de Souabe* en 1855.

Der Boden und seine Benutzung im Kaiserstaate Oesterreich (Statistique du sol en Autriche). 1 vol. in-12. Vienne, 1857.

Si les immenses travaux de M. de Reden lui ont valu les plus vifs témoignages de l'estime générale, les critiques ne lui ont pas manqué non plus. On l'a souvent appelé, en Allemagne, le *Scudéry* de la statistique, sorte de blâme infligé à sa fécondité et à quelques erreurs échappées à la rapidité de ses publications. Ce blâme n'est nullement justifié. Il est facile de comprendre qu'avec des documents préparés longtemps à l'avance avec le plus grand soin, avec un ordre et une méthode des plus remarquables, l'éminent statisticien pouvait, avec l'assistance de secrétaires intelligents et dévoués, produire promptement et dans des conditions d'exactitude très-favorables. On lui a encore reproché de n'avoir pas accompagné ses exposés statistiques de chaque pays d'explications suffisantes sur les institutions auxquelles ces exposés se rapportaient, et de n'avoir pas su conjurer ainsi, dans ses livres, la sécheresse et l'aridité des chiffres. Il est bien difficile d'apprécier le degré de vérité de cette critique; pour nous, non-seulement elle ne nous a jamais frappé, mais nous avons, au contraire, souvent eu l'occasion de rendre hommage à la grande variété et à la solidité des connaissances spéciales dont l'auteur a fait preuve dans ses nombreux écrits. On nous permettra, d'ailleurs, d'exprimer ici une idée de quelque hardiesse en apparence, mais que nous croyons parfaitement fondée, c'est qu'avec l'extrême brièveté de l'existence humaine, avec les accidents qui peuvent à chaque instant affaiblir ou détruire complètement l'activité intellectuelle de l'écrivain, il vaut mieux que l'homme qui, comme M. de Reden, a réuni, sur certaines matières, des faits considérables et d'un grand intérêt, les livre au public sous une forme imparfaite plutôt que de lui faire courir le risque, par une longue et minutieuse élaboration, de les ignorer toujours.

Le Dr PAUL DE SICK, mort au mois de mars 1859, à l'âge de 43 ans, était chargé, dans le bureau topographique et statistique de Stuttgart, de la direction du service statistique. Il avait représenté son gouvernement au congrès de Bruxelles comme second délégué, aux congrès de Paris et de Vienne comme délégué unique. C'était un homme doux, modeste, laborieux, d'une aptitude très-marquée pour les travaux qu'il dirigeait, et auquel il n'a manqué, pour jeter un vif éclat, qu'une scène plus élevée ou un bureau dont la dotation financière permit de plus nombreuses et de plus importantes publications.

Il est personnellement l'auteur des travaux suivants :

Coup d'œil sur la formation du Zoll-Verein, 1 vol. in-8°, Stuttgart, 1843.

Études pour servir à un atlas statistique du royaume de Wurtemberg. 26 cartes coloriées, destinées à faire connaître, par des teintes diverses et des nuances variées pour chaque teinte, la densité de la population, les diverses productions agricoles, le morcellement et les autres principaux faits économiques du royaume.

Du mouvement de la population en Wurtemberg de 1842 à 1852, avec 14 tableaux (1852).

Statistique des établissements d'aliénés, d'aveugles et de sourds-muets en Wurtemberg (1855). Excellent mémoire, rédigé avec un ordre et une méthode irréprochables et qui aurait une valeur hors ligne si les faits qui lui servent de base étaient plus nombreux et par conséquent plus concluants.

Du bétail en Wurtemberg d'après le dénombrement du 1^{er} janvier 1856 (1857).

Du mouvement des naissances en Wurtemberg dans la période 1846-1856, avec 11 tableaux (1857). Travail également très-remarquable et qui atteste les progrès rapides que faisait l'auteur dans l'élaboration des documents recueillis par ses soins.

Du morcellement des propriétés rurales en Wurtemberg, avec 4 tableaux (1857).

Des résultats du recrutement en Wurtemberg, de 1824 à 1857 (1859). Deux mémoires qui seront consultés avec fruits. M. de Sick a eu, en outre, une part de collaboration considérable (si elles n'émanent pas entièrement de lui) aux deux publications officielles ayant pour titre : *Description du royaume de Wurtemberg* et *Statistique du sol en Wurtemberg*, d'après les résultats du cadastre (1852-1853). Stuttgart.

DIETERICI (Charles-Frédéric-Guillaume), décédé à Berlin, le 30 juillet 1859, était né, le 23 août 1790, dans cette ville, d'une famille de bonne bourgeoisie. Il étudia à l'université de Königsberg, où il connut le prince de Prusse, aujourd'hui Guillaume I^{er}, auquel il eut l'honneur d'enseigner les mathématiques. A la création de l'université de Berlin, il revint étudier dans cette ville. La lecture des ouvrages de F. G. Hoffmann changea la direction de ses études, qui jusque-là avaient eu pour objet la philosophie et les mathématiques. Il suivit avec une grande ardeur le cours d'économie politique de cet éminent professeur, et l'on vit le maître et l'élève s'unir d'une étroite amitié. En 1813, la guerre de l'indépendance les appela tous les deux dans les camps. Le jeune Dieterici entra au corps des ingénieurs-géographes, et fut attaché à la personne du feld-maréchal Blücher. Après les traités de 1814, il revint en Prusse et accepta un emploi dans le gouvernement civil d'Halberstadt, où il travailla sous les ordres de l'ancien ministre de Klewitz. La guerre ayant éclaté de nouveau, Dieterici rentra au service et reprit sa position auprès de Blücher. Entré pour la seconde fois à Paris, il s'y lia avec quelques savants français et notamment avec le géomètre Laplace, dont les immortels travaux lui ont toujours inspiré une profonde admiration.

Après avoir travaillé quelques années dans les bureaux du gouvernement de

Potsdam, il fut appelé en 1820 au ministère de l'instruction publique et des cultes où il dirigea la comptabilité. Ses occupations comme employé supérieur ne l'empêchèrent pas de continuer ses études économiques, et il fit à cette époque diverses publications qui appelèrent sur lui l'attention du gouvernement. A la fin de 1834, le ministre sous les ordres duquel il travaillait le nomma à la chaire d'économie politique de l'université de Berlin, tout en lui permettant de conserver ses fonctions administratives.

En 1844, il fut appelé à la direction du bureau de statistique, en remplacement de Hoffmann, depuis longtemps gravement malade. Le désir d'étendre le cercle de ses connaissances et de leur donner un caractère pratique le décida à voyager dans les grands États de l'Europe. Il se rendit d'abord en Angleterre, où il étudia avec beaucoup de soin les progrès de l'industrie. En 1845, il vint à Paris, d'où il partit pour aller visiter nos centres industriels. Les publications nouvelles qui suivirent ces voyages, le signalèrent au choix de l'Académie des sciences de Berlin, qui l'appela dans son sein en février 1847. Depuis cette époque jusqu'à l'heure de sa mort, M. Dieterici n'a cessé de produire et de publier, soit en son nom personnel, soit comme directeur du bureau de statistique. La liste qui suit indique que ses travaux officieux et officiels ont été considérables. L'examen critique de chacun d'eux et même des moins importants, exigerait un espace que nous n'avons pas ici. Nous nous bornerons donc à résumer l'impression qui nous est restée de la lecture d'un certain nombre.

En succédant à Hoffmann dans la direction du bureau de statistique, Dieterici avait une tâche difficile à remplir. Hoffmann était en effet un penseur à la fois profond et original, qui excellait à déduire des faits les enseignements les plus intéressants et à les présenter sous leur forme la plus attrayante. Ses écrits sur le mouvement de la population prussienne, dans la mesure des documents que recueillait alors la statistique officielle, sont notamment remplis d'aperçus ingénieux, neufs, imprévus, hardis et dans lesquels l'économiste brille au même degré que le statisticien. Nous croyons qu'à ce point de vue, Dieterici n'a pas fait oublier son prédécesseur. Il n'en a pas le coup d'œil vif et pénétrant; il ne va pas autant que lui au fond des choses, ou, du moins, il ne leur donne pas le même relief, la même empreinte vigoureuse et saisissante. C'est un esprit plus froid, plus calme, moins curieux du sens intime des faits, plus disposé à s'arrêter à leurs conséquences les plus évidentes et les moins contestables. On sent, en le lisant, qu'il craint, dans ses appréciations des résultats numériques qu'il a recueillis, d'engager trop avant sa responsabilité de savant par des conclusions que pourraient infirmer un jour ou de nouvelles observations, ou l'étude plus réfléchie des anciennes.

Dieterici s'est créé, en statistique, une sorte de domaine à part qu'il a cultivé le premier en Prusse, et avec un véritable succès : c'est la statistique comparative, soit qu'elle s'applique, pour le même pays, à de longues périodes, soit qu'elle ait pour objet le rapprochement des mêmes faits dans plusieurs États. Ses travaux de cette nature seront lus avec intérêt, bien qu'on y trouve encore cette réserve extrême, cette circonspection un peu méticuleuse, cette prédilection pour les choses évidentes, qui caractérisent tous ses travaux scientifiques. Nous avons, en outre, constaté avec étonnement qu'il n'avait pas été toujours exactement renseigné sur les publications des autres bureaux de statistique de l'Europe, et qu'il se servait, dans ses études comparatives, de documents anciens et déjà remplacés par des recherches plus ré-

centes et plus complètes. Enfin, nous avons souvent regretté qu'il n'ait pas profité de son influence pour faire améliorer la forme de quelques-unes des statistiques publiées par son bureau. Le tableau du recensement et du mouvement annuel de la population laissent surtout beaucoup à désirer. La part de la critique ainsi faite, nous n'hésitons pas à reconnaître chez Dieterici une vigueur, une activité et une étendue d'esprit peu communes, des facultés de travail extraordinaires, et une aptitude remarquable à s'approprier les connaissances les plus diverses.

Voici la liste complète de ses écrits :

I. PUBLICATIONS PERSONNELLES.

1^o Mémoires lus à l'Académie des sciences de Berlin.

Ueber die Vertheilung der Bevölkerung nach Geschlecht und Alter im preussischen Staate (De la distribution de la population en Prusse, d'après le sexe et l'âge). Lu le 6 janvier 1848.

2^o *Ueber die Vertheilung der Bevölkerung nach Geschlecht und Alter in verschiedenen Staaten Europa's und in den nordamerikanischen Freistaaten* (De la distribution de la population dans les divers pays de l'Europe et de l'Amérique du Nord, d'après le sexe et l'âge). Lu le 15 mai 1848.

3^o *Ueber die Vermehrung der Bevölkerung in Europa seit dem Ende des siebenzehnten Jahrhunderts* (De l'accroissement de la population en Europe depuis la fin du XVII^e siècle). Lu le 16 mai 1850.

4^o *Ueber die Sterblichkeitsverhältnisse in Europa* (De la mortalité en Europe). Lu les 19 juin et 24 novembre 1851.

5^o *Statistische Beobachtungen über die Todesarten und das Verhältniss derjenigen welche das höchste Lebensalter erreichen, zu den Culturzuständen eines Landes* (Observations statistiques sur les causes des décès et sur le rapport entre le nombre des individus qui atteignent un âge élevé et le degré de civilisation d'un pays). Lu le 22 juillet 1852.

Fortschritte der Industrie und Vermehrung des Wohlstandes unter den Völkern (Des progrès de l'industrie et de l'accroissement du bien-être des peuples). 1856.

Die Anzahl der Geburten in den verschiedenen Staaten Europa's (Des naissances dans les divers États de l'Europe). 1855.

Ueber das Verhältniss der Ehen zu der Anzahl der Lebenden (Du rapport des mariages à la population). 1856.

Die Zunahme der Bevölkerung im preussischen Staat in Bezug auf Staat und Land (De l'accroissement de la population en Prusse dans les villes et les campagnes). 1857.

Die Bevölkerung der Erde (La population de la terre). 1857.

Ueber den Begriff der mittleren Lebensdauer (De l'idée de la durée de la vie moyenne). 1859.

2^o Autres ouvrages ou mémoires.

Die Waldenser und ihre Verhältnisse zu dem Brandenburg-Preussischen Staat (Les Vaudois et leurs rapports avec la Prusse). 1831.

Geschichtliche und statistische Nachrichten über die Universitäten im preussischen Staat (Histoire et statistique des universités en Prusse). Berlin 1836.

Statistische Uebersicht der wichtigsten Gegenstände des Verkehrs und Verbrauchs im preussischen Staat und im deutschen Zollvereine, in dem Zeitraume von 1831 bis 1836 (Statistique du mouvement commercial du Zollverein pendant les années 1831 à 1836, d'après les documents officiels).

Le même ouvrage, 1^{re} suite, années 1837 à 1839 (1842)

— 2^o — — 1840 1842 (1844)

— 3^o — — 1843 1845 (1848)

— 4^o — — 1846 1848 (1851)

Statistische Uebersicht der Stadt Berlin mit einem Plan über deren allmähliche Erweiterung (Statistique de la ville de Berlin. Extrait de l'almanach historique pour 1844).

Die statistischen Tabellen des preussischen Staats, nach der amtlichen Aufnahme des Jahres 1843 (Tableaux statistiques de la Prusse d'après le recensement de 1843). Berlin, 1845.

Der Volkswohlstand im preussischen Staate in Vergleichung mit den Jahren 1806 und von 1828 bis 1832 so wie aus der neuesten Zeit (Les progrès et la situation économique de la Prusse à diverses époques). Berlin, 1846.

Ueber Auswanderung und Einwanderung in Beziehung auf den preussischen Staat, vom statistischen Standpunkte (De l'émigration et de l'immigration). Berlin, 1847.

Ueber preussische Zustände, über Kapital und Arbeit (De l'état de la Prusse, du capital et du travail). Berlin, 1848.

Die Bevölkerung des preussischen Staats nach der amtlichen Aufnahme des Jahres 1846 (La population de la Prusse d'après le recensement de 1846). Berlin, 1848.

Mittheilungen des statistischen Bureau (Communications du bureau de la statistique.) Berlin, publication semi-mensuelle paraissant depuis 1848.

Handbuch der Statistik des preussischen Staates (Manuel de la statistique de la Prusse). 1859-1860.

II. PUBLICATIONS OFFICIELLES.

Tabellen und amtliche Nachrichten über den preussischen Staat (Tableaux et documents officiels sur la Prusse).

1^{re} partie : *Die statistische Tabelle* (Population, maisons, et bétail d'après le census de 1849). 1851.

2^e partie. *Die Bevölkerungsliste* (Naissances, décès, mariages de 1849; culte et instruction publique). 1851.

3^e partie : *Beobachtungen, etc.* (Observations de l'institut météorologique pour les années 1849 à 1857) 2 vol. 1851 et 1857.

4^e partie : *Verwaltungsstatistik* (Statistique administrative). La meilleure, la plus intéressante des publications officielles de Dieterici. 1853, 1 vol.

5^e partie. *Tabellen für das Jahr 1855* (Tableaux statistiques pour l'année 1855, contenant la statistique de la population, des maisons, du bétail, de l'instruction primaire et de l'industrie.)

MARC D'ESPINE. — Le Dr Jacob Marc d'Espine est né à Gênes en 1806. Sa famille paternelle était originaire de Savoie, où elle compte encore un certain nombre de membres occupant tous une position honorable. Élevé dans l'excellent pensionnat fondé à Genève par le pasteur Naville, bien connu par ses travaux sur le paupérisme et la charité, il en sortit pour commencer ses humanités, qu'il termina à 20 ans. En 1826, il partit pour Paris avec l'intention de suivre les cours de la faculté de médecine de cette ville. Pendant le cours de ses études, il lut à l'Académie de médecine une notice sur les *causes physiologiques des bruits du cœur*. Les faits intéressants qu'il y avait consignés firent une certaine sensation et amenèrent, entre l'auteur et quelques physiologistes, une polémique assez vive. Après avoir, en 1832, subi avec distinction sa thèse pour le doctorat, il revint à Genève, où il fut reçu, après de brillants examens, agrégé au collège de médecine. Plus dévoué à la science qu'à ses intérêts personnels, Marc d'Espine rechercha peu la clientèle et s'occupa d'abord presque entièrement de la rédaction de nombreux mémoires de médecine et de statistique médicale. En 1836, il fut nommé médecin du dispensaire et on le vit se consacrer, avec ardeur, à cette modeste mais utile institution. Attaché, l'année suivante, avec le même titre, aux prisons de la ville, il sut utiliser cette

fonction par des observations scientifiques sur la taille et le poids des détenus. La notoriété déjà attachée à ses travaux et son goût bien connu pour les recherches expérimentales, le firent attacher plus tard à l'institution des sourds-muets. Quelques années après, il acceptait le titre de médecin de l'asile de convalescence fondé par le colonel Tronchin et rendait en cette qualité de nouveaux et importants services. Nommé presque en même temps membre du Conseil de santé, son premier soin fut de signaler à l'attention de ce corps l'intérêt, au point de vue de la science, d'une enquête régulière et permanente sur les causes de la mortalité. Chargé par le Conseil de surveiller, de diriger le service des médecins-vérificateurs des décès du canton de Genève, il s'est acquitté, pendant 18 années, de cette tâche avec un zèle et un dévouement que pouvaient seuls inspirer une profonde conviction des grands avantages de cette statistique spéciale. Dans la pensée que la véritable cause des maladies qui déterminent la mort, ne peut être exactement connue par la simple inspection cadavérique, même aidée des renseignements recueillis auprès des parents ou amis, il fit un appel pressant à ses collègues du corps médical de Genève, les invitant à indiquer, à chaque décès, dans un bulletin spécial, l'affection morbide à laquelle avaient succombé leurs malades. Cet appel fut entendu, et chaque année il put, avec les éléments que lui fournissaient, conformément à une nomenclature nosologique déterminée, les médecins-vérificateurs et les médecins traitants, dresser le tableau complet des décès du canton, distribués selon leurs causes et classés par âge, sexe, habitation et degré d'aisance.

Utilisant les matériaux ainsi recueillis, il publie, en 1847, deux mémoires ayant pour objet, l'un, l'influence de l'aisance et de la misère sur la mortalité, l'autre, les lois de mortalité et de survivance aux divers âges. En 1850 il fait insérer dans la *Bibliothèque universelle de Genève* et dans la *Gazette médicale de Paris*, une substantielle analyse du *Rapport de la commission chargée par le roi de Sardaigne d'étudier le goître et le crétinisme*. En 1853 il résume, dans les *Annales d'hygiène* de Paris, les documents recueillis et publiés par la commission supérieure de statistique du même État. La même année, il assiste au congrès international de statistique de Bruxelles et y défend avec succès, contre de nombreuses et vives attaques, la cause de l'enquête nosologique, au double point de vue de l'étiologie médicale et de l'application des lois de mortalité. Chargé par le congrès de préparer, pour sa plus prochaine session, de concert avec M. le Dr W. Farr, de Londres, un projet de classification des causes de mort, destiné à servir de base à une enquête uniforme dans tous les États de l'Europe, il a le regret de ne pouvoir s'entendre avec l'éminent statisticien anglais sur les principes mêmes de cette classification. Dans cette situation, les deux délégués du congrès de Bruxelles conviennent de soumettre, chacun séparément, son projet à la session qui doit s'ouvrir en septembre 1855 à Paris. Organe de la section appelée à examiner les deux projets, M. Marc d'Espine propose de trancher la difficulté en ne soumettant au congrès qu'une simple nomenclature des causes de mort, sans classement scientifique. Cette combinaison, adoptée par la section, l'est également par l'assemblée générale. Le savant rapporteur fait en outre agréer par la section et le congrès les vœux ci-après : 1^o que chaque État demande aux médecins-praticiens des renseignements sur la cause de la mort des malades qu'ils ont soignés; 2^o que chaque État prenne les mesures nécessaires pour que tous les décès soit vérifiés par des médecins; 3^o que, dans chaque État, il soit préparé des feuilles de décès, rédigées de manière à guider les médecins appelés à

fournir des renseignements sur leurs causes; 4^e que le dépouillement des bulletins des causes de décès soit confié à un ou plusieurs médecins.

Fort de la double manifestation des congrès de Bruxelles et de Paris, M. Marc d'Espine se décide à se mettre directement en rapport avec les gouvernements intéressés, pour leur persuader de faire recueillir les causes des décès. Convaincu qu'il appartient à la France de prendre l'initiative et que son exemple ne tardera pas à être suivi, il adresse au ministre de l'agriculture et du commerce à Paris un mémoire étendu, dans lequel il signale avec beaucoup de force les avantages de la mesure et l'honneur qui reviendrait à notre pays de l'avoir appliquée le premier.

En 1858, la Société helvétique des sciences naturelles de Berne émet, sur sa demande, un vœu favorable à la création d'un bureau de statistique fédéral, et charge une commission d'abord d'élaborer un plan d'organisation de ce bureau, puis de faire, auprès de l'autorité, les démarches nécessaires pour en obtenir l'adoption. Le rapport de cette commission, rédigé par M. Marc d'Espine, est envoyé en octobre au conseil fédéral et publié, en septembre 1859, dans le *Journal de Genève*. Si la Confédération n'a pas cru devoir adopter en entier le projet du savant médecin, trop vaste et trop compliqué peut-être pour être immédiatement appliqué, elle en a cependant accueilli le principe, en créant récemment un bureau de statistique fédéral, dont les attributions, réduites au dénombrement et au mouvement annuel de la population, se développeront probablement plus tard.

Mis en rapport, à la suite des congrès de Bruxelles et de Paris, avec les chefs des bureaux de statistique de l'Europe, M. Marc d'Espine en profite pour se procurer des documents officiels sur les causes des décès en France, en Angleterre, en Prusse, en Belgique, dans les États sardes, en Hollande, en Bavière, et en fait une étude approfondie. C'est de cette étude qu'est sorti le livre qu'il a publié, en 1858, sous le titre de: *Essai analytique et critique de statistique mortuaire comparée*. Ce livre, qui est son titre scientifique le plus important, est divisé en trois parties. Dans la première, il traite des décès en général, sans distinction d'espèces étiologiques ou de causes. Dans la seconde, il les étudie au point de vue de leurs causes non morbides (morts-nés, vice originel de conformation, vieillesse, accidents extérieurs ou morts violentes). Dans la troisième, il les apprécie dans leurs rapports avec les causes morbides. Cette dernière partie est de beaucoup la plus considérable, puisqu'elle comprend l'examen comparé de 125 formes diverses de maladies mortelles, considérées au point de vue de l'influence de l'âge, des sexes, de l'habitation, de la profession, de l'aisance, etc. Adoptant la classification généralement suivie à Genève, il a réparti les maladies en deux grandes sections: les maladies chroniques et les maladies aiguës, puis subdivisé les premières en aiguës franches et aiguës spécifiques, les secondes en chroniques simples ou sans caractère spécifique et en chroniques reconnaissant un vice particulier, une diathèse, pour élément essentiel. L'*Essai critique*, favorablement accueilli en France, a été, à l'Académie des sciences morales et politiques, l'objet d'un rapport très-bienveillant de MM. Villermé et Amédée Thierry.

Ce travail devait être le dernier de l'auteur. Atteint depuis longtemps d'une maladie grave de l'estomac, il y succomba dans la soirée du 15 mars 1860, à l'âge de 54 ans.

Ses principaux écrits dans le domaine de la statistique médicale sont, par ordre chronologique, les suivants :

1836. *Philosophie de la critique des faits et des opinions en médecine* (Journ. hebd. du prog. des sciences méd.) — 1837. *Mémoire statistique sur la mortalité de Paris et de*

Genève (Presse médicale). — 1843. *Tableau général des décès du canton de Genève pour 1842.* — 1844. a) *Du mouvement de la population dans les États sardes et dans le canton de Genève*; b) *Note sur le poids des prisonniers.* — 1846. a) *Annuaire de la mortalité genevoise*; b) *Recherches critiques et statistiques sur l'influence de l'aisance et de la misère relativement à la mortalité* (Annales d'hygiène). — 1848. *Note statistique sur les lois de mortalité, de survivance et de vie moyenne en Suisse.* — 1849. *Du rapport de la commission chargée par le roi de Sardaigne d'étudier le crétinisme.* — 1853. a) *Rapport au conseil de santé et aux sociétés médicales de la Suisse sur le congrès de statistique de Bruxelles*; b) *sur la statistique médicale des États sardes.* — 1855. *Notice statistique sur la première invasion du choléra à Genève.* — 1856. a) *Lettre au Dr Bertillon sur l'enregistrement des causes de mort*; b) *Esquisse géographique des invasions du choléra en Europe.* — 1858. *Essai analytique et critique de statistique mortuaire comparée*, in-8° de 500 pages.

JEAN ACKERSDYCK, décédé à Utrecht, après une très-courte indisposition, était né à Bois-le-Duc, le 22 octobre 1790. Il reçut, sous la direction de son père, G. C. Ackersdyck, connu par d'estimables travaux littéraires, une excellente éducation. A 17 ans, il se rendit à l'Université d'Utrecht, où il étudia, pendant trois années, les littératures anciennes et la jurisprudence. En 1811, il se fit recevoir avocat. Engagé volontaire en 1815, il entra à Paris avec les armées alliées. En 1817, M. Ackersdyck était nommé substitut du procureur du roi près le tribunal d'Utrecht, et, en 1818, secrétaire du collège des Curateurs de l'Université. Pendant les loisirs que lui laissait l'exercice de ces doubles fonctions, le jeune magistrat étudia avec la plus grande ardeur l'économie politique et la statistique. Au décès de Wageman, qui professait à Liège la première de ces deux sciences, M. Ackersdyck, après de vains efforts pour décider J. B. Say à solliciter sa chaire, posa, après quelques hésitations, sa candidature et fut nommé en octobre 1825. Il inaugura son cours par un discours latin sur l'heureuse influence des voyages, particulièrement au point de vue du progrès des études historiques et politiques (*De utilitate quam studia imprimis historica et politica c peregrinationibus capiunt*). L'éminent professeur devait pratiquer largement la thèse, soutenue fort habilement, d'ailleurs, dans ce discours. Peu d'hommes, en effet, ont plus voyagé et peu ont su donner plus d'intérêt, plus d'utilité pratique à leur séjour à l'étranger. Observateur patient, attentif, dévoué, étudiant de près et les choses et les hommes, voulant tout voir de ses propres yeux, il revenait de chacune de ses absences avec une véritable moisson de notes et de documents de toute nature, dont il se servait avec un rare succès pour étendre, animer et vivifier son enseignement. C'est ainsi qu'il a visité à plusieurs reprises, y faisant à chaque fois un séjour plus ou moins prolongé, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, son pays de prédilection, la France, l'Italie, la Hongrie, la Silésie, et même la Russie. Il a publié sur son voyage dans ce dernier pays deux volumes qui ont été lus avec intérêt et communiqué à un recueil mensuel, quelques fragments d'un travail resté inédit sur son excursion en Hongrie et Silésie, M. Ackersdyck s'était d'ailleurs préparé à ces divers voyages par l'étude des langues étrangères, qu'il parlait (le français surtout), avec une remarquable facilité.

Les événements de 1830 l'obligèrent à résigner sa chaire à l'Université de Liège. Il partit au milieu des vifs témoignages de regret de ses nombreux auditeurs. Il avait su donner à son cours un attrait tout particulier, en associant l'enseignement de la statistique à celui de l'économie politique, et en professant comme indispensable l'association intime, permanente, indissoluble, des deux sciences.

En quittant la Belgique, devenu État indépendant, M. Ackersdyck visita de nouveau l'Allemagne, et passa l'hiver à Berlin, où il fréquenta les cours de Hegel, Gans, Miche-

let, Savigny, Raumer et Hoffmann. Nommé, en 1831, professeur suppléant à Utrecht, il succéda, en 1848, à De Bruys, professeur ordinaire à la même Université. Jusqu'en 1839, il fit deux cours : l'un sur l'histoire politique des peuples modernes et sur la statistique ; l'autre, en deux années, sur la statistique générale et sur celle des Pays-Bas. A partir de cette année, il limita son enseignement à l'économie politique, et y ajouta, en 1844, un cours spécial sur l'histoire du moyen âge.

M. Ackersdyck a pris une part active à presque tous les congrès d'économie politique et de statistique qui ont eu lieu en Europe dans ces dernières années. Au premier congrès des économistes à Bruxelles, en 1847, il reçut de l'un des hommes d'État les plus éminents de la Belgique, M. Charles de Brouckère, un témoignage flatteur des excellents souvenirs qu'il avait laissés dans ce pays. « Tous les hommes d'État qui sont aux affaires en Belgique, lui dit l'ancien ministre des affaires étrangères, étaient vos élèves quand vous professiez l'économie politique à l'Université de Liège. »

Nous avons connu personnellement M. Ackersdyck au congrès international de statistique de Bruxelles (1853), de Vienne (1857), et de Londres (1860), et nous avons été frappé de la parole facile, élégante, méthodique, toujours claire et concise du savant professeur. Il n'intervenait jamais dans une discussion sans y apporter un remarquable contingent d'idées utiles et pratiques, et plusieurs des décisions de ces assemblées portent la trace de l'influence véritable qu'il a exercée sur leurs délibérations. Nous avons notamment gardé le souvenir de la part importante qu'il a prise, dans la 5^e section du congrès de Londres, à la préparation du questionnaire relatif au dénombrement de la population.

Partisan zélé et convaincu de l'institution d'une commission centrale officielle de statistique, il fit les plus grands efforts, après 1830, pour provoquer la reconstitution en Hollande, de celle qui avait fonctionné avec succès, dans l'ancien royaume des Pays-Bas, de 1826 à 1830. Chargé, le 10 mai 1838, de préparer, avec le concours de quelques hommes spéciaux, l'organisation d'une commission de cette nature, ainsi que d'un Bureau de statistique, il soumit au gouvernement un projet qui fut accepté et dont l'exécution suivit de près. Un arrêté du 5 novembre 1838 lui conféra la présidence de la Commission centrale, et il n'a cessé de prendre la part la plus active et la plus efficace à ses travaux, jusqu'au moment où, par suite du refus de la seconde chambre des États généraux de voter le crédit affecté à son existence, elle dut se dissoudre en décembre 1861.

La Hollande doit, en outre, au moins en grande partie, à M. Ackersdyck, l'institution des congrès d'économie rurale qui se réunissent chaque année, et tour à tour, dans chacune des provinces du royaume. Peu de jours avant sa mort, il présidait une des sections de celui de Dordrecht.

M. Ackersdyck a peu publié ; son cours l'absorbait presque entièrement. Parmi les brochures ou articles des journaux et revues, qui lui sont dus, nous citerons les suivants :

Réflexions sur la législation céréale (1835). — *Projet d'une banque d'escompte et de virement* (1839). — *Finances des Pays-Bas* (deux brochures, 1843). — *De la monnaie dans les Pays-Bas et de la démonétisation des anciennes monnaies* (1845). — *Des impôts et de l'épargne* (1849). — *De la commission des monnaies* (1850). — *Mouvement des idées économiques ; Progrès des réformes ; État de la question coloniale et de l'esclavage dans les colonies hollandaises*. (Communications faites à la Société d'économie politique de Paris ; 1861.)

A. LEGOYT.